

III^e PROMENADE.

Visite des diverses parties de la Ménagerie :

— 1^o Aux animaux qui sont dans les loges et la volière situées sur la terrasse de la rivière. — 2^o Aux oiseaux d'eau du grand bassin, aux paons, etc. — 3^o A la volière située au bas du labyrinthe, derrière le bâtiment de l'Administration. — 4^o Aux animaux qui habitent les fabriques, les ruines pittoresques et les parcs qui sont entre la grande orangerie et la rue de Seine. — 5^o A l'Éléphant femelle, à un Éléphant mâle.

LA première idée qui se présente à l'esprit, en approchant du petit bâtiment placé à la gauche du jardin sur la terrasse de la rivière, et qu'on appelle plus particulièrement la ménagerie, est le contraste qu'offrent ce jardin et ce bâtiment mesquin ; Quoi ! c'est là, s'écrie-t-on, qu'habitent les plus puissans des animaux ? c'est là que le tigre, qui règne en tyran dans

les déserts, et le lion, aussi terrible, mais plus généreux, reçoivent leurs visites? Hâtons-nous de rassurer les amis des sciences naturelles et les gens du monde qui prennent quelque intérêt à leurs progrès; je doute que ce logement, si peu digne du roi des animaux, de son épouse et de ses amantes, ait jamais été considéré autrement que comme une habitation provisoire, car mieux vaudrait n'avoir pas de ménagerie que de la laisser long-temps encore dans un lieu qui rappelle les loges que l'on construit à la hâte dans les foires où l'on fait voir des animaux. Rassurons-nous donc: les parcs, les chaumières pittoresques dans lesquels on a placé les chameaux, les kanguro, et d'autres animaux que nous visiterons tout à l'heure; ces parcs variés, qui offrent à la fois un coup d'œil agréable et d'agréables habitations, ne sont qu'une petite partie d'un plan vaste conçu par

l'architecte Molinos, et qui est digne de ses autres ouvrages et de ce magnifique musée des sciences naturelles. Dans ce plan, les animaux de cette ménagerie seront également distribués dans des habitations commodes et pittoresques qui s'étendront jusqu'à la rivière sur le terrain qui est encore occupé par des chantiers.

Avant que d'entrer dans la petite cour de la ménagerie, on voit, dans la première loge à gauche, plusieurs VAUTOURS FAUVES, nommés aussi vautours d'Afrique, griffons : ce sont ces mêmes oiseaux que certains naturalistes ont appelés vautours rouges, jaunes, etc. Il suffit, pour se convaincre que ce sont des oiseaux très-carnassiers, d'assister à un de leurs repas : par exemple, à celui qu'ils prennent le soir à cinq heures en été : c'est là qu'on les voit déchirer de leurs ongles aigus, de leur bec tranchant et crochu à son extrémité, les morceaux de chair

qu'on leur jette : c'est un spectacle assez curieux pour les personnes qui veulent se faire une idée de leur voracité.

Quelque dégoûtans que soient ces oiseaux, puisqu'ils préfèrent des charognes infectes à la chair fraîche, ils n'en sont pas moins respectés des habitans des pays chauds : ce goût même est ce qui les rend précieux pour débarrasser la terre des animaux morts qui corrompraient bientôt l'air, et répandraient au loin le germe de maladies contagieuses.

Ces oiseaux habitent les roches escarpées : l'on prétend qu'il y en a au Pérou une espèce extrêmement grande : c'est le condor, qui a, dit-on, jusqu'à 18 pieds (5 mètres 84) d'enverjure, c'est-à-dire entre les parties les plus éloignées des deux ailes, lorsqu'elles sont étendues : ces vautours d'Amérique attaquent non seulement les moutons, mais encore des bœufs, et d'autres grands animaux.

Dans les loges situées au midi, il y a un LOUP et une LOUVE, animaux bien connus, et trop communs dans plusieurs parties de la France : leur voracité est passée en proverbe ; leur lâcheté n'est pas moins grande, car il faut qu'ils soient affamés pour s'aventurer à la chasse, lorsqu'ils prévoient quelque danger. Tout le monde a été à portée de faire la comparaison des loups avec les chiens : certaines espèces de ces derniers leur ressemblent en effet beaucoup, et personne ne doute que ces animaux ne soient de la même famille ; mais on a la preuve que ces deux espèces sont ennemies, et que, si l'aspect ou l'odeur d'un loup inspire la terreur à un chien jeune ou faible, il excite une sorte d'indignation dans les chiens vigoureux, qui les poursuivent avec acharnement.

J'ai vu des loups privés ; mais une circonstance suffit pour les rendre à leur férocité naturelle : le mieux est de

ne pas s'y fier, et de songer plutôt à les exterminer qu'à les réduire par la douceur.

Un seul trait suffira pour juger ceux-ci, et en même temps leur espèce : la femelle mit bas il y a quelques années : on lui laissa trois louveteaux ; ils commençaient à grandir, et l'un d'eux allait visiter les chiens de la ménagerie : cette familiarité donna de la jalousie au loup et à la louve, qui, pour les punir,..... dévorèrent leurs trois petits.

En entrant dans la cour de la ménagerie, l'OURS BLANC DE MER placé à gauche se fait remarquer par les mouvemens réglés et continuels, qui ont quelque chose de monotone, de fatigant, et qui paraissent être la suite de la gêne qu'il éprouve dans son étroite prison : c'est un animal féroce qui vit sur les bords des mers du Nord ; aussi ne faut-il pas le confondre avec l'espèce d'ours blanc qui se trouve dans

l'intérieur des terres en Moscovie, dans la grande Tartarie, etc., d'où l'on en amène quelquefois en France : cette dernière espèce, dont j'ai vu des individus, ne diffère pas pour la forme des ours communs, tandis que celui que nous avons sous les yeux a les formes beaucoup plus alongées que celles des ours de terre.

L'ours marin vit de coquillages et de poissons; mais, lorsqu'il est affamé, il attaque les hommes et les poursuit sur la terre avec la même facilité qu'il poursuit les poissons, en nageant et plongeant avec beaucoup d'adresse; il paraît qu'il fait sa nourriture la plus ordinaire des cadavres de baleines et d'autres gros animaux marins qui habitent les mers glacées, dont il fréquente les rivages. L'ours blanc qui est ici, et auquel on est obligé de jeter dans l'hiver beaucoup d'eau sur le corps, est un des doyens de la ménagerie, qu'il habite depuis onze ans.

Plusieurs LIONNES et un LION sont placés dans les loges de face et à notre droite : le mâle et la lionne qui est à sa gauche, sont nés de la même mère : tous deux furent donnés à la France par le Bey de Constantine. Le courageux Félix, gardien de cette ménagerie, a amené les autres d'Afrique. C'est surtout en considérant le lion que je sens quel avantage a sur d'autres l'auteur qui, n'ayant à décrire que les mœurs, les habitudes des animaux qui sont sous les yeux du lecteur, se trouve ainsi dispensé d'en tracer le portrait physique, et de donner, pour ainsi dire, à ses discours la vie qui manque à la gravure : cette vie, cette existence que la description communique à de froides images, Buffon, Lacépède, Bernardin St. Pierre, et quelques autres écrivains privilégiés ont eu seuls le secret de la donner à leurs tableaux, et quand on a lu leurs peintures animées, comment oser prendre

le pinceau ! Quand on a lu la description du lion par Buffon , comment oser le peindre encore ? Heureusement ici il est sous nos yeux , et , quoique dégénéré par l'esclavage , gêné dans son étroite prison , affaibli par le repos , c'est encore le lion ; et le premier coup d'œil en apprend plus qu'on ne pourrait en dire en quelques pages.

Mais , pour se faire une idée de l'effroi que cet animal inspire à la plupart des autres animaux , il faut se transporter un instant en imagination , soit dans les déserts brûlans de l'Afrique , soit sur ces monts dont le sommet est couvert de neiges éternelles¹ où il règne par la force ; il faut se supposer

¹ M. Desfontaines (professeur de botanique à cet établissement) assure que les lions du mont Atlas sont aussi dangereux que ceux qui habitent les déserts ; ce qui contredit l'opinion de Buffon , laquelle n'était elle même que le résultat du récit peu exact de quelques voyageurs.

seul, égaré, privé de tout secours... au moment où ce terrible animal rugit et fait résonner l'air dans un espace immense, ou bien fait répéter aux échos des rochers ses rugissemens semblables au bruit du tonnerre : c'est alors qu'une espèce de torpeur doit s'emparer de l'homme, comme elle s'empare des autres êtres vivans : Vailant et Sparmann nous ont conservé le tableau qu'offrent les chiens, les chevaux, les bœufs, au moment où la voix du lion retentit dans l'espace : on dirait que cette voix terrible est, pour presque tous les êtres animés, le signal de la mort : je dis presque tous, car on sent bien que l'éléphant, le rhinocéros, l'hyppopotame, ayant le sentiment de leur force, ne fuiraient pas devant lui; cependant des récits exacts annoncent que le lion attaque quelquefois avec avantage l'éléphant, le plus fort des quadrupèdes connus, et qu'il supplée par l'audace et l'adresse

à ce qui lui manque du côté de la masse et de la force réelle.

Si quelques animaux peuvent seulement lui résister, qui donc pourra le vaincre? Un être faible en apparence, sans armes naturelles, et à qui sa haute intelligence tient lieu de tout; l'homme, seul, peut également vaincre le lion par la douceur, par une suite de bons traitemens, et l'attaquer à force ouverte, dans les lieux où il est le plus terrible, le plus redoutable. Ainsi cet animal, qui répand l'effroi dans une caravane entière, qui brave les flèches, les arquebuses de cent voyageurs réunis; ce même animal, qui vient de répandre l'effroi et la mort au milieu d'une troupe peu accoutumée à le combattre, est attaqué à son tour par un nègre, d'une stature médiocre, d'une force ordinaire, et au bout de quelques instans il expire sous ses coups.

Les lionnes qui sont ici prouven

également que, s'il y en a d'indomptables, la plupart du moins sont susceptibles d'attachement, et peuvent en quelque sorte vivre en domesticité : celle qui est dans une loge à la droite du lion, et qui a été amenée des déserts de Sara, n'a jamais pu être réduite à cet état de soumission, qui n'est, dans quelques-uns, qu'une douceur trompeuse, résultat de leur impossibilité de nuire.

Parmi ces lionnes, on remarquera celle qui vit avec un chien : elle rappelle un lion qui avait également voué l'attachement le plus vif à un chien braque, dont il avait en quelque sorte soigné l'enfance : ce lion, que nous reverrons dans les galeries du Muséum, mourut, il y a quelques années, dans la ménagerie, des suites de la maladie politique appelée le *maximum* : ceci n'est point une plaisanterie ; cet animal, modèle des amis fidèles, périt dans ces jours d'abondance, où

l'on était obligé d'assiéger les portes des boulangers comme une place forte, et où l'on ne rapportait, pour tout prix du succès de l'attaque, qu'un pain malsain et mélangé : c'est cette mauvaise nourriture qui tua le lion, comme elle a tué sans doute beaucoup d'êtres plus précieux. Au surplus, je ne fais mention ici du défunt, que parce qu'il donna, soit en France, où il vécut environ huit ans, soit au Sénégal, chez son premier maître, des preuves d'une sensibilité, d'une douceur, que l'on serait fort aise de rencontrer dans la plupart des hommes.

La manière dont ce lion fut élevé dans la maison du directeur de la compagnie d'Afrique au Sénégal, prouve jusqu'à quel point les bienfaits, et peut-être l'exemple, peuvent changer l'inclination naturelle des animaux les plus féroces : ce qu'il y a de certain, c'est que celui-ci, avant d'être transporté en France, vivait très-familiè-

rement avec les chevaux, les chiens, les chats, des singes, des autruches, des perruches, et toute espèce d'oiseaux de basse-cour, et que les domestiques nègres même se joignaient à ce troupeau d'animaux si différens, et venaient coucher pêle-mêle avec eux dans les nuits fraîches.

Ce seul fait m'a paru prouver davantage en faveur du pouvoir de l'habitude sur tous les animaux, que la plupart des récits rapportés par les voyageurs et les naturalistes. ¹

Le lion que nous avons sous les yeux est père de plusieurs lionceaux, nés dans cette ménagerie de la lionne qui est dans une loge à sa gauche. C'est au commencement de l'été de l'an 8

¹ Ce fait est rapporté avec beaucoup d'autres détails par M. Toscan, bibliothécaire du Muséum d'Histoire Naturelle, dans un ouvrage fort intéressant qui a pour titre l'Ami de la Nature.

qu'elle mit bas pour la première fois ; et c'est aussi à cette époque qu'on a eu en France le premier exemple de fécondité de ces animaux ; mais les deux petits étaient morts apparemment des suites d'un coup qu'elle s'était donné étant pleine. La seconde portée, qui a été de trois petits, quoique plus heureuse d'abord, n'a pas non plus enrichi la ménagerie, les lionceaux étant morts à l'époque où leurs dents ont commencé à pousser.

LES TIGRES, MALE et FEMELLE, sont, après le lion, les animaux les plus remarquables de cette ménagerie : il est même beaucoup plus rare d'en voir en France que des lions. Ces deux beaux animaux nous viennent, ainsi que le léopard, la panthère et l'hyène, de la ménagerie de Tipoo-Saïb.

On emprunte si souvent la comparaison du tigre pour peindre la cruauté, la férocité, l'amour du sang, qu'il reste peu de choses à dire pour faire con-

naître le caractère de cet animal : on s'en fera une idée assez juste en le comparant au lion , et ajoutant que , si ce dernier est carnassier par besoin , et attaque les animaux pour assouvir sa faim , le tigre est encore féroce après l'avoir assouvie ; il l'est enfin par amour du sang , dont la vue ne fait que redoubler sa cruauté : aussi poursuit - il tous les animaux avec une audace , une rage , dont aucune autre espèce n'offre d'exemple : heureusement qu'il est en quelque sorte relégué dans les contrées les plus chaudes de l'Asie.

Un voyageur , voulant donner une idée de la férocité de ces animaux , racontait qu'il avait été spectateur éloigné d'un combat terrible entre deux tigres. Lorsqu'il ne vit plus d'apparence de mouvement et n'entendit plus aucun cri , il osa approcher du lieu de la scène ; mais , quel fut son étonnement , en voyant que la rage des combattans avait été si forte , qu'ils s'étaient

entré-dévorés, et qu'il ne restait plus sur le champ de bataille que . . . leurs deux queues. Cette mauvaise plaisanterie peint assez bien une férocité que l'on ne saurait exprimer.

La PANTHÈRE et le LÉOPARD sont des espèces de la même famille, c'est-à-dire, qu'on peut les considérer, avec le lion et le tigre, comme de grands chats; ou, si ce rapprochement, fait par les naturalistes, déplaît aux gens du monde, il leur est libre de dire que nos chats sont de petits lions; car il s'agit moins de disputer sur les dénominations que de s'entendre sur l'organisation de ces animaux: et il est certain que tous ces individus ont la même conformation, soit extérieure, soit intérieure, et diffèrent peu dans leurs goûts, dans leurs habitudes, que la domesticité seule est parvenue à changer. Comment en effet l'habitude, l'éducation, ne changeraient-elles pas les mœurs des chats sauvages, lorsque

le lion, le tigre, la panthère et le léopard, qui sont sous nos yeux, obéissent à la voix de leur gardien, et lui rendent caresse pour caresse?

La PANTHÈRE a donc beaucoup des goûts du tigre et du lion; cependant certains peuples d'Afrique parviennent à la dresser à la chasse des autres bêtes sauvages, sur lesquelles elle s'élançe comme le chat fait sur les souris. Quoï qu'il en soit, tous les voyageurs racontent que les chasseurs eux-mêmes se tiennent en garde contre sa férocité naturelle.

Le LÉOPARD, comme on voit, ressemble plus qu'aucun autre animal au précédent: comme lui, il se plaît dans les bois épais, et guette sa proie dans les lieux écartés. Les Indiens mangent sa chair, et tout le monde sait que les peaux de panthère, et sur-tout celles de léopard, sont fort recherchées.

La HYÈNE est encore un animal très-carnassier des contrées chaudes de l'Asie

et de l'Afrique : l'on assure qu'il est aussi hardi que le tigre, et qu'il attaque la panthère avec une audace à laquelle celle-ci ne peut résister.

La férocité naturelle de la hyène cède moins aux bons traitemens que celle de beaucoup d'autres animaux plus redoutables : celle qui est ici a conservé son aspect farouche, tandis que la douceur a vaincu le tigre.

Cet animal se rapproche beaucoup du loup pour certaines habitudes et la manière de se nourrir; cependant, loin d'avoir autant de lâcheté, il attaque non seulement les troupeaux sous les yeux des gardiens, mais encore il se jette quelquefois sur ces derniers.

Les anciens, et Pline le Naturaliste, qui les a crus sur parole, racontent des choses fort extraordinaires de la hyène: à les en croire, c'est une enchanteresse, charmant les bergers, séduisant les bergères, contrefaisant la voix humaine... On a peine à concevoir ce qui

a pu donner lieu à tant d'absurdités , lorsqu'on est , au contraire , certain que , de nos jours , cet animal répand la terreur dans tous les lieux où il se montre.

Nous dirons peu de chose des deux animaux de la grande famille des singes qui sont dans de petites loges du coin à droite : pour les bien voir , il faut être placé entre la barrière et les loges , et ce n'est qu'avec précaution qu'on y laisse passer les personnes qui se vouent à l'étude. Un accident arrivé il y a quelques mois à un homme de campagne qui voulut caresser un des animaux carnassiers , a fait redoubler ces sages précautions.

C'est sans doute avec intention qu'on a placé dans l'ombre ces deux singes (l'un appelé le PAPION , l'autre le BONNET CHINOIS). Je préviens donc que l'on doit éviter de les montrer de près aux dames et aux enfans , sur-tout dans certaines saisons ; car alors le pa-

pion semble se faire un jeu d'étaler sa lubricité, d'autant plus dégoûtante qu'il joint aux sales expressions d'une passion désordonnée des grincemens de dents que l'on prendrait plutôt pour des signes de rage que pour des marques d'amour.

Tout le monde connaît l'adresse des singes ; les papions emploient particulièrement la leur à voler les fruits, en se les passant entre eux de mains en mains, et même en se les jetant, au besoin, par-dessus les murs des jardins dans lesquels ils font de grands dégâts.

Le bonnet chinois est encore un filou plus adroit, et plus friand, sur-tout de cannes à sucre. Quand une bande de ces animaux dévaste les plantations, il y en a toujours qui restent en sentinelle, de manière qu'au moindre bruit ceux-ci crient *houp, houp* ; et bientôt nos voleurs, courant sur trois pieds, emportent leur butin à la main, et se sauvent sur les arbres.

On sait que les singes, quoique généralement féroces, ne se nourrissent que de fruits; cependant, quand cette nourriture manque aux bonnets chinois, ils vont sur les bords des rivières, et tournent leur adresse vers la pêche. C'est ainsi que, pour prendre des crabes, ils dirigent le bout de leur queue entre leurs pinces, et qu'aussitôt qu'ils se sentent serrés, ils la retirent lestement jusque sur le rivage avec la proie qui y reste attachée, exécutant ainsi le mouvement que le pêcheur fait avec sa ligne lorsqu'il sent que le poisson a mordu à l'hameçon.

La CIVETTE que l'on voit dans une petite loge à côté de celles des singes, et la GENETTE placée non loin de là, sont deux animaux appartenant à un même genre; mais le premier, célèbre par le parfum qui porte son nom, se trouve en Afrique, tandis que la genette vit en Espagne, et même dans quelques-uns de nos départemens mé-

ridionaux. L'un et l'autre ont la langue rude comme celle des chats, et les ongles un peu retractiles ; mais ce qui distingue particulièrement les civettes, c'est la poche qu'elles ont sous l'anus, laquelle contient cette espèce d'humeur odoriférante qui a la consistance de la pommade, et dont on faisait autrefois un très-grand cas en France. La genette, qui peut être considérée comme une civette d'Europe, n'a, au lieu de cette poche, qu'une espèce d'enfoncement, de sillon placé au même endroit, et qui a un peu du parfum de la civette, mais dont l'odeur ne se conserve pas long-temps.

Dans leur état sauvage, les civettes sont féroces ; elles vivent de rapines, comme le renard, et chassent les oiseaux et les petits animaux avec une agilité qui leur a valu sans doute les noms vulgaires de chats civettes et chats musqués. On parvient cependant à les priver ; et l'on peut sur-tout ap-

privoiser les genettes, qui attrapent les souris avec autant d'adresse que les chats.

La substance parfumée des civettes nous vient non seulement d'Afrique, mais aussi de Hollande, où l'on en élevait beaucoup autrefois. C'est dans ce pays sur-tout que l'on avait l'art de les nourrir de manière que leur poche, que l'on vidait toutes les semaines avec une cuiller, se remplissait régulièrement; ce qui était un revenu assez considérable dans le temps où cette odeur était à la mode. On faisait aussi autrefois des manchons estimés avec les peaux des genettes; mais les fourreurs les imitent aujourd'hui avec des peaux de lapins qu'ils peignent, et, de leur côté, les marchands du parfum appelé civette le falsifient en en mêlant un peu à des substances inodores.

L'OCELOT, qui est aussi dans une petite loge, est de cette même famille des chats si nombreuse en espèces féroces.

Cet animal, qui habite l'Amérique, est aussi vorace que le tigre, dont il n'a pas le courage : comme lui, il tue les animaux, s'abreuve de leur sang, et abandonne leur cadavre ; mais il fuit à l'aspect de quelque ennemi dont il redoute la force. Hardi seulement avec ses inférieurs, l'ocelot mâle étend son cruel empire jusque sur sa femelle, laquelle, n'osant approcher pendant qu'il dévore sa proie, ne mange en quelque sorte que les restes de son féroce époux.

Un animal, plus intéressant par son organisation particulière, appelle notre attention ; c'est le MANICOU ou ANIMAL A BOURSE, que l'on ne trouve aussi qu'en Amérique. Cette seconde dénomination indique sa conformation singulière, qui consiste en une espèce de bourse ou de poche ouverte à l'extérieur, et dans laquelle ses petits, qui naissent avant d'avoir acquis le degré d'accroissement que les autres animaux reçoivent

vent dans le sein de la mère, se tiennent enfermés, en même temps qu'ils sont comme fixés à ses mamelles. Cette poche est encore utile aux petits lorsqu'ils sont séparés de la mère; au moindre bruit elle leur sert de refuge, et c'est dans cette bourse qu'elle les emporte en fuyant.

Quoique le manicoü vive généralement de chair, il mange, lorsque le besoin l'y force, quelques fruits. L'on doit voir à la longueur de sa queue et à sa mobilité qu'elle peut lui servir à se suspendre aux branches; c'est là ce que les naturalistes appellent avec raison une *queue prenante*. Nous verrons dans la salle des quadrupèdes plusieurs espèces fort curieuses de cette intéressante famille.

Nous voici arrivés auprès d'une volière où l'on conserve ensemble quelques oiseaux d'espèces et d'habitudes fort différentes : l'aigle et l'épervier, qui sont des oiseaux de proie de jour;

les ducs, qui ne sortent qu'à l'entrée de la nuit, et la cigogne, qui offre à la fois l'exemple de la tendresse maternelle et de la piété filiale. Examinons d'abord les premiers, et nous reposerons ensuite notre vue sur cette dernière.

L'ÉPERVIER est un oiseau assez commun en France. A l'époque où une partie des espèces de cette cruelle famille était employée à la chasse on la partageait en oiseaux de proie nobles : c'était ceux qui, tels que le faucon, le gerfaut, etc., servaient aux plaisirs des princes, et qu'on élevait d'après les principes de la fauconnerie, et en oiseaux de proie ignobles, c'est-à-dire inhabiles à la chasse : il est facile de sentir que cette petite distinction était ridicule à beaucoup d'égards, car la plupart des oiseaux peu propres à la fauconnerie n'en sont pas moins très-bons chasseurs pour leur propre compte, et joignent le courage à la force.

Au surplus, l'épervier se plie assez

facilement à nos caprices, et l'on en élevait à force de soins, qui partageaient les honneurs des oiseaux de proie nobles pour la chasse des perdrix et des cailles. Dans son état de liberté il poursuit les pigeons, et attaque même les oiseaux de nos basses-cours; mais celui que l'on voit ici a perdu dans la captivité une partie des qualités qui le rendent si redoutable aux paisibles habitants des airs.

L'AIGLE COMMUN a aussi un peu dégénéré dans sa prison; rien ne lui rappelle en effet les rochers élevés sur lesquels il construisait son aire: c'est ainsi qu'on appelle le nid de ces oiseaux, et ce nom désigne parfaitement la forme qui lui est particulière, puisque ce nid est absolument plat, et peut être comparé à une petite terrasse qui est placée ordinairement sous une partie de roche avancée faisant le toit.

L'aigle dont nous verrons dans les galeries la belle espèce consacrée à Ju-

pter , et qu'on a décorée d'épithètes brillantes , est cependant encore pour les fauconniers un oiseau de proie ignoble , parce qu'ils ont renoncé à l'élever pour la chasse , comme étant trop lourd pour être porté sur le poing , et peut-être aussi comme étant un peu plus indocile que les autres.

Tout le monde sait que l'aigle chasse les moutons et les autres animaux contre lesquels il peut se battre : celui que nous avons sous les yeux , étant d'une espèce moyenne , chasse particulièrement les renards , les lièvres , et emporte pièce à pièce dans son aire le gibier qu'il ne peut manger sur la place.

Nous nous étendrons davantage sur ces beaux oiseaux en général en parcourant la nombreuse collection que l'on a conservée dans la grande galerie.

La physionomie du DUC annonce assez que c'est un oiseau de proie nocturne , immobile , stupide pen-

dant le jour, il attend la nuit pour faire une chasse impitoyable aux autres oiseaux, et même à quelques quadrupèdes tels que lapins, jeunes lièvres, etc., qu'il attaque à l'improviste, avec d'autant plus d'audace que l'obscurité le sert et rend leur course plus incertaine.

Son cri perçant, qu'on peut rendre par les sons *hou, hou*, retentit souvent dans les cavernes, dans les montagnes, dans les édifices abandonnés qui sont sa retraite ordinaire. Ce cri lugubre répand la terreur parmi les oiseaux, et l'on se sert de la haine que toutes les espèces ont vouées à ces hiboux et à toutes les chouettes pour faire la chasse à la pipée. Elle consiste à placer sur une branche un de ces hiboux, dont l'aspect suffit pour exciter à la vengeance, et fait accourir de toutes parts une foule de petits oiseaux, qui, dans le jour, se sentant assez forts pour l'insulter, veulent s'en approcher, et se trouvent pris dans les filets qu'on leur a tendus ou ar-

rétés sur des baguettes enduites de glu. Quelquefois aussi lorsque le grand duc, ou tout autre de cette espèce sort avant qu'il fasse bien nuit, il est entouré, attaqué par d'autres oiseaux, et principalement par des corneilles : alors il pousse des cris de rage tellement forts en se défendant du bec et des serres, qu'il finit par répandre l'alarme parmi les assaillantes, dont quelqueune reste parfois accrochée à ses griffes.

Le hibou est l'oiseau de Minerve, et c'est principalement le grand duc que l'on a représenté sur les médailles anciennes fondées en l'honneur de cette déesse.

Le vers par lequel l'inimitable La Fontaine a peint le héron, peut servir de même à peindre l'un des oiseaux qui sont dans cette grande volière; et si je dis :

La CIGOGNE au long bec emmanché d'un long cou,

on reconnaîtra dans ce peu de mots

cet oiseau, dont le bec et les pieds sont rougeâtres, et qui, tenant habituellement une de ses jambes cachée contre son ventre, a l'air, en quelque sorte, d'avoir le corps fiché sur une frêle baguette. Dans cette attitude, la cigogne a quelque chose de réfléchi qui attire l'attention; mais comme elle se fixe avec intérêt sur cet oiseau, quand l'on connaît sa tendresse constante pour ses petits, et sur-tout cette piété filiale dont peu d'espèces donnent des marques, et qui porte la cigogne à soigner, à nourrir ceux à qui elle doit la vie! C'est sans doute à ces exemples touchans, qui annoncent des qualités chères à tous les peuples, et aussi à ses goûts, qui lui font rechercher de préférence les reptiles et les serpens dont elle purge les pays chauds, que cet oiseau doit le respect que les anciens eurent pour lui, et qui les leur fit regarder comme sacré. Encore aujourd'hui les cigognes sont en honneur

chez les Orientaux : enfin, quoiqu'elles ne soient en France que de simples passagères qui viennent seulement nous visiter pendant les beaux jours, on n'en a pas moins les plus grands égards pour elles, et, dans certains cantons même, on les regarde comme portant bonheur aux maisons dont elles habitent le voisinage. Heureux si tous les préjugés des hommes en faveur de quelques individus, étaient fondés sur la preuve qu'ils auraient acquise de leurs bonnes qualités!

En quittant la ménagerie du bord de la rivière, et remontant vers les bâtimens par la grande allée de tilleuls, on peut s'arrêter quelques instans devant le grand bassin carré, lequel renferme des oiseaux de la grande tribu des nageurs, que la plupart des naturalistes désignent aussi par la dénomination de palmipèdes, c'est-à-dire pieds palmés. Les grandes eaux ont dégarni, il y a quelques années, le petit bosquet

d'arbres variés qui l'ombrageaient, et offraient un abri à des paons qui y font aussi leur séjour.

Nous ne jetterons qu'un coup d'œil sur les oiseaux qui habitent ce bassin : ils sont presque tous de la famille des *canards* ; et, comme la plupart sont généralement connus, ces descriptions présenteraient peu d'intérêt. D'ailleurs, cet enclos n'étant pas aussi public que les autres parties du jardin, ces détails sur des oiseaux que l'on n'apperçoit que de loin ne seraient d'aucune utilité : nous serons amplement dédommagés de cette privation en voyant ces mêmes oiseaux et une foule d'autres espèces de la même tribu dans la grande galerie haute. ¹ Il me suffira d'observer ici que la plupart de ceux qui vivent dans l'état de liberté ont des mœurs à peu

¹ Le genre du canard offre dans cette galerie non seulement tous ceux qui sont dans ce bassin, mais encore plus de soixante espèces ou variété parfaitement conservées.

près semblables ; l'on sait qu'ils ne sont en France que de simples passagers. Les habitudes de ceux qu'on tient en domesticité se ressemblent aussi à beaucoup d'égards, et nous les ferons connaître dans la seconde partie, en visitant les espèces conservées ; enfin, pour avoir une idée assez complète de tous les individus vivans de cet établissement, nous désignerons alors ceux qui habitent ce bassin, afin que, si, après avoir fait connaissance avec eux, il nous prend envie d'en voir quelques-uns de près, nous puissions demander aux professeurs ou à d'autres personnes chargées de la surveillance de cette partie la permission d'y entrer ; ce qu'on ne refuse point lorsqu'une louable curiosité, fondée sur le desir de s'instruire, motive cette demande.

Outre les oiseaux nageurs, cet enclos renferme aussi quelques PAONS mâles et femelles. On sait que le nom de ce bel oiseau est devenu un caractèreistique de

l'orgueil ; et il faut avouer que , si ce sentiment pouvait être excusé , ce serait sur-tout dans les mâles de cette espèce. Cet orgueil , l'un des traits particuliers du caractère du paon , semble en effet résulter du luxe avec lequel la nature a paré son vêtement ; et on a observé que , lorsque la mue qu'il subit chaque année , comme les autres oiseaux , le prive de cette brillante parure , il met autant de soin à se cacher qu'il a de plaisir à se montrer quand elle est dans tout son éclat.

Cet oiseau paraît originaire des Indes orientales , de ce pays qui produit les pierres les plus précieuses ; mais il s'est naturalisé dans presque toutes les parties du monde , et les climats très-froids lui sont seuls contraires.

Le paon , qui , élevé dans nos basses-cours , devient assez familier , est au contraire très-sauvage dans son pays natal ; et , comme , dans cet état , on ne peut le prendre pendant le jour ,

parce qu'il fuit au moindre bruit, on emploie un moyen assez singulier pour s'en rendre maître la nuit. Lorsqu'on en voit un sur un arbre, on lui présente un grand tableau suspendu à une perche à peu près comme une bannière, et éclairé par des flambeaux : le paon, ébloui, étonné, approche et retire alternativement sa tête ; et, comme on a ajusté un lacs au-devant du tableau, on le serre au moment où l'oiseau a allongé assez son cou pour s'y trouver pris.

Les paonnes pondent, à ce qu'il paraît, un plus grand nombre d'œufs dans l'Inde que dans nos climats ; mais, en France, ces oiseaux ne sont pas beaucoup plus difficiles à élever que les dindons, avec lesquels d'ailleurs ils s'accordent assez bien. On a remarqué qu'en général les autres oiseaux de basse-cour avaient beaucoup d'égards pour les paons qui, entre eux, se disputent vivement, sur-tout dans

le temps des amours. C'est à cette époque particulièrement qu'étant dans toute leur beauté, ils font la roue en étalant les belles plumes de leur queue, soit pour plaire à leurs femelles, soit pour répondre aux éloges qu'on leur donne, et auxquels ils paraissent sensibles.

On pense bien que des oiseaux sur le plumage desquels la nature a épuisé ses plus belles couleurs, ont dû être recherchés des nations chez lesquelles le luxe avait fait de grands progrès. C'est ainsi qu'à Rome, où les paons étaient d'un grand prix, on vit des particuliers faire servir sur leurs tables des plats composés d'un grand nombre de cervelles de ces oiseaux; et, comme ces cervelles ne valaient pas mieux que d'autres pour le goût, les convives ne prisent ce plat qu'en raison du prix énorme qu'il avait coûté. Chez nos aïeux, on servit long-temps des paons dans les festins; mais chaque plat n'en

contenait qu'un, que l'on avait l'art de revêtir de ses belles plumes lorsqu'il était cuit. Ce n'était aussi que pour leur beau vêtement que les Grecs élevaient ces oiseaux, dont la chair n'a rien d'agréable; car les vieux sur-tout sont tellement maigres, que l'on prétend qu'un paon mort peut se garder plusieurs mois sans se corrompre.

Aujourd'hui les paons sont assez rares en France; les dégâts qu'ils causent aux toits sur lesquels ils se perchent, leur chant ou plutôt leur cri triste et monotone, et d'où leur vient, dit-on, leur nom,¹ balancent un peu le plaisir que doit causer la vue de leur beau plumage. D'ailleurs, à mesure que l'on observe mieux les animaux, les traits fantastiques sous lesquels on se plaisait

¹ Il paraît qu'autrefois on prononçait toutes les lettres de ce nom, c'est-à-dire *pa-on*, qui rend assez bien leur cri, et non *pan*, comme aujourd'hui, ce qui ne peint plus ce cri désagréable.

à les voir disparaissent pour faire place à la vérité : aussi ne croit-on plus guère que leurs cris prédisent la pluie , ou , ce qui est pire , la mort d'un voisin ; on croit encore moins que ces oiseaux portent sous l'aile un morceau de racine de lin pour se préserver des enchantemens , et d'autres puérités semblables dont quelques anciens ouvrages sont remplis.

Nous verrons , en parlant des quadrupèdes , qu'il y en a qui , pour emporter leurs petits , les font monter sur leur dos ; d'autres qui les font entrer dans une espèce de sac placé sous le bas - ventre : les femelles des paons agissent à peu près comme les premiers à l'égard de leurs petits , pour leur apprendre à se percher. Le soir , la paonne s'accroupit , un paonneau saute sur son dos ; elle s'élançe alors sur une branche d'arbre , le pose , et revient chercher successivement les autres : le lendemain matin elle vole à terre la pre-

mière, les appelle, et leur apprend ainsi à se servir de leurs ailes.

En remontant vers le bâtiment des galeries, nous laisserons à notre gauche un petit bassin placé à la suite des parterres, dans lequel on voit quelquefois des cygnes; mais, comme nous reverrons ces oiseaux dans un des petits enclos pittoresques qui sont au-devant de la grande orangerie, nous les observerons alors avec plus d'attention, et nous nous occuperons de leurs habitudes.

Reprenons maintenant le chemin montant qui conduit au coteau des arbres verts; mais, au lieu de gravir ce coteau, suivons l'une des routes qui sont au bas, à notre gauche, et nous nous trouverons devant une petite cour entourée de volières.¹

¹ Cette petite volière, indiquée sur le plan, est placée derrière le bâtiment de l'administration, et n'en est séparée que par le chemin.

Les premiers oiseaux que l'on remarque sont les FAISANS MALES et FEMELLES, parmi lesquels on reconnaît les faisans ordinaires. On sait que ces beaux oiseaux doivent leur nom au *Phase*, fleuve de la Colchide, dont ils habitaient les bords. Aujourd'hui les faisans de la Colchide sont tellement acclimatés en France, qu'on peut en élever une très-grande quantité dans des enclos appelés *faisanderies*, où ils pondent et produisent sans beaucoup de soins; il suffit seulement de leur donner, sur-tout lorsqu'ils sont jeunes, des larves de fourmis, que les cultivateurs appellent improprement *œufs de fourmis*. Quelque varié que soit le plumage de cet oiseau, c'est sur-tout pour la bonté de sa chair qu'on l'élève; mais il n'en est pas de même des *faisans dorés*, qui sont un peu plus loin: ceux-ci le disputent, pour l'éclat des couleurs, aux plus beaux oiseaux des pays chauds. Ils nous viennent de la Chine;

aussi les nomme-t-on quelquefois *faisans tricolors huppés de la Chine*. L'on en voit de peints sur la plupart des papiers de tentures qu'on apporte de ce pays : là, comme ici, ils ornent les volières avec les *faisans d'argent* ou *argentés*, dont on voit aussi des individus. Un jour sans doute ces oiseaux seront mieux logés. Il est inutile de faire remarquer que, dans ces espèces, comme dans presque toutes les autres, le mâle seul est paré de riches couleurs.

A côté est un *HOCCO*; c'est ce bel oiseau noir à peu près gros comme un dindon, et dont la tête est ornée d'une belle huppe frisée qu'il fait mouvoir à volonté. Ces oiseaux nous viennent de la Guiane; leur chair est, dit-on, agréable au goût, et l'on croit qu'avec quelques soins, on pourrait les multiplier dans les basses-cours : du moins est-il certain qu'ils sont aussi doux, aussi familiers que la plupart des oi-

seaux que nous élevons en domesticité ; et personne ne doutera , en voyant celui qui est sous nos yeux , qu'ils n'offrissent dans les environs de nos maisons des champs un spectacle plus agréable que celui que présentent ces dindons emblèmes de la laideur et de la stupide méchanceté.

— Au côté opposé se voient deux pintades arrivées avec le dernier envoi du capitaine Baudin. Il y a lieu de présumer que cette variété diffère peu , quant aux habitudes , des autres individus de la même espèce ; de même que celles que nous voyons ne diffèrent extérieurement des pintades vulgaires que par la peau bleuâtre qui couvre leur tête , et aussi parce qu'elles sont plus petites. Ainsi donc , en disant quelques mots des mœurs des pintades ordinaires que l'on a été fort à portée d'étudier , on aura une idée assez exacte des habitudes de celles que nous avons sous les yeux.

LES PINTADES (OU PEINTADES), dont le nom indique, dit-on, la régularité avec laquelle leur plumage est *peint*, sont originaires d'Afrique : les petites taches semées sur leur plumage d'un joli gris, leur ont fait donner aussi le nom de *poules perlées*. Les anciens appelaient *méléagrides*, *poules de Méléagre* ou *d'Afrique*, la pintade vulgaire ; celle-ci, rare à Paris, est assez commune dans nos départemens méridionaux, où on l'élève dans les basses-cours, moins par curiosité qu'à cause de la bonté de sa chair.

Ces oiseaux ont quelques - unes des habitudes des poules communes, et offrent à peu près les mêmes inconvéniens que les paons : comme eux, ils se perchent sur les murs de clôture, sur les toits, et ont un cri désagréable ; ils sont d'ailleurs très-jaloux, se rendent en quelque sorte maîtres des autres volailles, et les tourmentent sans cesse ; enfin j'ai remarqué qu'ils étaient les

plus turbulens des oiseaux de basse-cour. Comme j'ai mangé fort souvent, dans ma jeunesse, des pintades et des pintadeaux, je puis assurer que leur chair est fort délicate, et que leurs œufs ont un fort bon goût. Les naturalistes semblent généralement croire qu'elles ne sont pas susceptibles de s'apprivoiser comme les autres oiseaux de basse-cour; c'est une erreur. J'en ai vu de très-familières, mais elles étaient nées en France; et il est seulement vrai de dire que celles que l'on prend dans les pays où elles sont sauvages ne s'apprivoisent jamais bien.

Outre les dénominations que j'ai citées, on a donné aux pintades les noms des diverses parties de l'Afrique d'où on les a d'abord apportées; quelquefois aussi le charlatanisme a enchéri sur ces dénominations. C'est ainsi que des Mahométans les ont vendues autrefois à des chrétiens sous le nom de *poules de Jérusalem*, et que ceux-ci, s'aperce-

vant qu'on avait voulu tirer parti de leur croyance, les revendirent à des dévots de la secte de Mahomet comme des *poules de la Mecque*; mais leur nom principal, celui de *méléagrides*, qui a été consacré d'abord par les mythologistes, et ensuite par les naturalistes, vient de ce qu'on a prétendu que les pintades accouraient chaque année des diverses parties de l'Afrique pour se livrer des combats sur le tombeau de *Méléagre*, opinion fabuleuse dont on peut cependant tirer cette induction que ces oiseaux, quoique pesans, ont été sujets à quelques migrations périodiques.

Quant aux canards qu'on a placés à côté, pour éviter les répétitions, nous les désignerons en observant les mêmes espèces dans la grande galerie.

Il nous reste à visiter maintenant la portion de la ménagerie de ce muséum la plus intéressante, sinon par les animaux qu'elle renferme, du moins par

la manière à la fois commode et pittoresque dont ils sont logés. J'ai déjà observé que ces petits parcs ne forment qu'une partie du plan général de la vaste ménagerie que l'on exécutera un jour : en attendant, jouissons de ce qui est fait ; et remarquons, en passant, que tous les animaux qui habitent ces petits enclos font, par l'air de contentement qui les distingue, le meilleur éloge de leurs nouvelles habitations.

En quittant la volière, et prenant vers la droite, on se trouve bientôt dans cette jolie partie du jardin ; mais, pour suivre la route la plus simple, et voir successivement tous les animaux qui l'habitent, nous commencerons par les enclos situés auprès des bâtimens de la rue de Seine, en passant entre ces enclos et ces bâtimens.

DES CHÈVRES d'ANGORA ou de SYRIE bondissent dans un parc qui fait plusieurs détours : cette race, qui a les mêmes goûts que notre chèvre

domestique, recherche, comme celle-ci, les lieux secs; elle est remarquable, sur-tout, à son poil long et soyeux. Parmi les étoffes dont on se servait autrefois en France, avant que le drap fût seul employé pour les habits, on employait celles en *poil de chèvre*: la race commune en fournissait beaucoup; mais c'est principalement avec le poil des chèvres d'Angora que l'on faisait ces étoffes fines et lustrées qui le disputaient à la soie, et qui sont encore aujourd'hui, dans le Levant, un objet considérable de commerce.

Le caractère capricieux et vagabond des chèvres est bien connu: nous le remarquerons dans les bouquetins, qui paraissent être la race primitive de nos boucs, et qui, nés sur nos montagnes élevées, n'ont pas perdu leurs habitudes naturelles par la domesticité.

Malgré le naturel capricieux des chèvres, il est facile de les fixer par les bons traitemens: on les forme à être

bonnes nourrices d'enfans; et il y a des contrées en France où presque tous sont nourris par ces animaux : enfin , quoiqu'ils aient dans la physionomie quelque chose de moins doux que les moutons , ils sont cependant plus familiers que ces derniers , et montrent plus d'attachement pour leurs maîtres.

Dans les petites loges élevées on remarque plusieurs animaux d'espèces fort différentes. Dans la première on a placé un CORBEAU de la race commune.

Les corbeaux en général ont donné lieu à plusieurs de ces contes absurdes , que ne manquent pas d'enfanter les peuples ignorans ou superstitieux , à l'aspect des êtres qui offrent quelque faculté particulière. Dès les temps les plus reculés ces oiseaux furent fameux , soit par leur voracité , que l'on disait être si grande , qu'ils dévoreraient par lambeaux des buffles vivans , sur le dos desquels ils se cramponnaient , après

leur avoir crevé les yeux ; soit par l'excellence de leur odorat, qui leur faisait deviner des cadavres à une très-grande distance. Ce qu'il y a de certain, c'est que les corbeaux, se nourrissant indistinctement de viande fraîche et corrompue, d'insectes et de graines, ont été proscrits dans certains pays où le sol ne produisait que le nécessaire ; et attirés, et même en quelque sorte respectés dans d'autres, où la surabondance de la population rendait leur séjour utile. C'est ainsi qu'on mit autrefois leur tête à prix dans l'île de Malte, tandis qu'il était défendu de les détruire en Angleterre.

C'est sur-tout sur le grand nombre des inflexions de leur voix, minutieusement observées par de graves auteurs, que l'on a formé des conjectures et annoncé des prophéties, dont quelques-unes, remontant aux premiers temps de Rome, se sont en quelque sorte transmises dans nos campagnes. A la

vérité, aujourd'hui on ne parle plus des soixante-quatre inflexions de leur voix, et d'une foule d'autres nuances, qui toutes avaient des significations : on n'étudie plus leurs petites actions et leurs vols avec le même empressement ; mais leur croassement est encore expressif pour quelques cultivateurs ; et si l'on n'imprime plus, comme autrefois, les relations de leurs batailles avec les oiseaux de proie, et l'ordre dans lequel ces grands combats aériens ont été donnés ; si ces batailles n'influent plus sur le sort des empires, leurs petits combats particuliers jettent encore des terreurs passagères dans l'esprit des crédules habitans de quelques-uns des cantons qui avoisinent les montagnes où ces oiseaux font leur séjour.

Les corbeaux mettent en effet, surtout dans l'état sauvage, beaucoup de variété dans la manière d'exprimer par la voix leurs différentes passions : cette facilité d'inflexion engagea les Romains

à les apprivoiser et à leur apprendre à parler, ainsi que nous le faisons; et il y a lieu de croire qu'avant que le commerce eût répandu les perroquets sur notre continent, on faisait beaucoup de cas des autres oiseaux parleurs. Les corbeaux, si renommés d'ailleurs par leur voracité naturelle, sont susceptibles de se prêter à toutes nos volontés: l'on peut affaiblir cette voracité, ou même la tourner vers un autre objet, et dresser ces oiseaux pour la chasse, comme les oiseaux de proie appelés nobles; mais on s'en sert rarement pour cet objet, parce que leur éducation est plus difficile que celle des faucons.

Les corbeaux ordinaires sont répandus dans toutes les parties du monde; et, comme ils ne quittent guère les rochers qui les ont vus naître que lorsque la disette se fait sentir dans les environs de leurs montagnes, ils se fixent volontiers dans les lieux où ils abordent s'ils s'y trouvent bien. Ils nichent ordinai-

rement dans des crevasses de rochers ou dans les trous des vieilles tours ; se perchent la nuit, par troupes, sur les arbrisseaux qui sont abrités par les montagnes, et vivent en bonne intelligence entre eux et avec leurs compagnes ; car ces oiseaux qu'on nous peint avec des couleurs si affreuses, si exagérées, sont très-constans dans leurs amours, et fort expressifs dans les témoignages de tendresse réciproque qu'ils se donnent.

Leur réputation, comme voleurs est mieux établie que celle qu'ils doivent à leurs autres défauts. Chaque canton raconte une histoire des vols faits par des pies ou des corbeaux, qui ont causé des malheurs, en faisant porter le soupçon sur des innocens : il paraît que, dans l'état de liberté, ces oiseaux aiment à faire des provisions, et que c'est par suite de cette habitude que ceux qui sont privés cachent avec soin tout ce qu'ils trouvent ; seulement on a re-

marqué qu'ils s'emparent de préférence de ce qui brille, et portent dans leur trou les bijoux et les pièces de monnaie qu'ils trouvent.

Parmi les traits d'intelligence qu'on a cités, on remarque celui-ci : Un corbeau, pressé par la soif, et ne pouvant atteindre avec son bec dans un trou où l'eau était trop basse, y jeta une à une de petites pierres qui, en élevant le niveau de l'eau, le mirent bientôt à sa portée.

Dans une loge à côté on a placé une **MARMOTTE**. Les jeunes habitans des montagnes du Mont-Blanc nous ont depuis long-temps fait faire connaissance avec ces animaux qu'ils ont l'habitude de donner en spectacle aux habitans des villes ; mais on a pu se convaincre, par la gaucherie avec laquelle ils exécutent les tours que leur ont appris leurs petits instituteurs, qu'ils ne sont pas faits pour la société. La Fontaine, qui se servait des animaux pour

corriger les hommes de toutes les classes, à peu près comme ces maîtres d'école qui fouettent les enfans des pauvres pour corriger ceux des riches, l'inimitable La Fontaine a dit :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace ;
Jamais un lourdaut, quoi qu'il fasse,
Ne pourra passer pour galant.

Transportons - nous donc un instant sur les Alpes, et voyons un instant les marmottes dans leur état sauvage.

Croirait - on que quelques observateurs bénévoles pensent que, jadis dans leurs montagnes, les ancêtres de ces mêmes marmottes, qui sont aujourd'hui sous la férule de nos petits Savoyards, ont appris aux pères de ceux-ci un art bien plus utile que la danse ? A les entendre, nos ramoneurs ne savent monter dans nos cheminées que parce qu'ils ont observé la manière dont ces ani-

maux se cramponnent et montent dans des fentes de rochers.

Ce qui paraît plus certain, c'est que les marmottes travaillent en commun à creuser leurs petites habitations souterraines, et à les garnir de mousse et d'herbe; on prétend même qu'elles se servent d'un moyen assez ingénieux pour le transport de ces herbes. Une d'entre elles se couche sur le dos, et reste dans cette position jusqu'à ce que les autres l'aient couverte de foin qu'elle retient entre ses pattes: lorsqu'elle est ainsi chargée, ses compagnes la traînent jusqu'à l'habitation; et c'est, ajoute-t-on, ce manège, auquel chacune se prête à son tour, qui leur enlève le poil du dos. Mais, sans prétendre contredire cette opinion, j'observerai que la manière dont elles grimpent entre les parois des rochers, en s'aidant du dos et des pieds comme nos ramoneurs, suffit pour user leur robe en cet endroit.

J'ai vu des marmottes privées com-

me des chats, aller et venir dans l'intérieur des maisons; mais elles y sont fort incommodes, par l'habitude qu'elles ont de grimper sur les meubles, sur les lits, et de tout ronger lorsqu'on les enferme seules.

Ces animaux mangent de tout, et boivent le lait avec avidité: lorsqu'elles sont contentes, elles font entendre un murmure roulant qui produit un effet semblable à celui que nous rendons par le mot *marmotter*; peut-être est-ce à ce bruit qu'elles doivent leur nom.

Les marmottes entrent dans leurs terriers vers la fin de l'automne, en ferment exactement les entrées, et y passent plusieurs mois dans une léthargie complète; elles sortent de là fort maigres vers le commencement, et quelquefois vers le milieu du printemps. On pense bien que c'est cette faculté qu'ont certains animaux de rester ainsi sans mouvement apparent durant les

grands froids qui a donné lieu à la comparaison, que l'on fait ordinairement des personnes qui aiment beaucoup à dormir, avec les marmottes.

La loge suivante renferme un animal célèbre dans l'ancienne Égypte, et que les Européens modernes qui l'habitent, ont nommé RAT DE PHARAON : c'est l'espèce appelée par quelques naturalistes *grande mangouste*, ou *mangouste ordinaire*, et que les anciens désignaient sous le nom d'ICHNEUMON ; ce nom, assez vague, pourrait s'appliquer à plusieurs animaux, puisqu'il indique un individu occupé sans relâche à chercher sa proie.

Cette dénomination peint cependant assez bien ses habitudes : non seulement l'ichneumon est sans cesse à la recherche des serpents, des oiseaux, des souris et des œufs dont il se nourrit, mais encore, quoiqu'il soit naturellement timide, il défend sa proie avec beaucoup de courage.

Quoique l'ichneumon s'apprivoise et soit très-caressant, et même attaché à ses maîtres, on pense bien que ce n'est point à ces qualités, que l'on rencontre dans la plupart des animaux domestiques, qu'est due la grande vénération qu'avaient pour lui les anciens Égyptiens. Ce respect était une suite de la reconnaissance que les habitans de la haute Égypte devaient avoir pour un animal qui, sans attaquer et détruire les crocodiles, comme on l'a supposé, s'opposait du moins à leur multiplication en mangeant leurs œufs par-tout où il pouvait en découvrir.

Les personnes qui se promènent habituellement dans ce jardin ont pu remarquer que, dans les temps chauds, l'ichneumon est souvent couché à plat ventre sur le plancher de sa loge : cela tient à ce que cet animal, qui, à cet égard, ressemble aux civettes, a une petite poche au-devant de l'anüs qu'il ouvre en la présentant au vent, ou qu'il

approche des corps froids pour en rafraîchir l'intérieur. ¹

Mais je m'apperçois qu'on est impatient d'arriver devant le petit enclos qui renferme les animaux les plus curieux de cette ménagerie : ce sont ceux dont la marche s'exécute par un mouvement tout particulier, qui tient à leur singulière conformation. Leurs jambes de derrière étant infiniment plus longues que les autres, ils se servent des premières, ainsi que de leur queue, pour porter le corps en avant : bientôt après ils se soulèvent sur celles de devant, et rapprochent celles de derrière, de manière à pouvoir recommencer le même manége. Quelquefois, lorsqu'ils veulent aller vite, ils se dressent presque sur leurs jambes de derrière, et

¹ Quelquefois on place dans une quatrième loge le petit animal que nous avons décrit en visitant la ménagerie qui est sur la terrasse de la rivière : c'est une espèce de sarigue nommée manitou. (*Voyez page 100.*)

sautent ainsi le corps incliné en avant : cette seconde allure est encore plus singulière que la première. D'autres fois, enfin, ils prennent une situation non moins curieuse : ils se dressent entièrement sur leur queue et leurs pieds de derrière, et restent ainsi debout assez long-temps.

Ces animaux, nés à la Nouvelle Hollande, et échangés en Angleterre, il y a quelque mois, contre une lionne, se nomment KANGUROOS : le plus petit est la femelle ; et c'est aussi un animal à bourse, c'est-à-dire, que le kangaroo appartient à la même famille que le manitou, que nous avons vu dans les loges de la terrasse de la rivière, puisque c'est de même dans cette espèce de sac, placé sous le ventre, que la femelle allaite et loge ses petits.

Nous examinerons de plus près, dans la galerie des mammifères, (animaux à mamelles) la conformation de ces animaux : nous verrons qu'ils ont un

des doigts des pieds de derrière armé d'un ongle long et pointu : c'est là leur arme la plus dangereuse ; c'est avec cette espèce de griffe qu'ils déchirent leurs ennemis.

Au surplus, ces deux kanguroos sont jeunes, doux, familiers, et peut-être qu'on pourra par la suite multiplier en France cette espèce, dont on dit que la chair est fort bonne.

L'AUTRUCHE FEMELLE, que nous voyons dans le parc à côté, avait été donnée à la France, avec une autruche mâle, par le bey de Tunis ; mais cette dernière n'a vécu que très-peu de temps dans la ménagerie.

Cet oiseau se trouve dans les contrées les plus chaudes de l'Afrique et dans quelques parties de l'Asie. On voit à sa conformation qu'il ne peut voler ; mais ses ailes courtes lui servent quelquefois pour courir, sur-tout lorsqu'il va dans la même direction que le vent.

Il est des animaux dont la physio-

nomie indique parfaitement les mœurs et le caractère , et il est impossible , en voyant cette autruche , de ne pas deviner que c'est un oiseau stupide , peu susceptible de goûts délicats : c'est à cette grossièreté dans le goût que l'autruche doit la réputation de digérer le fer , parce qu'en effet elle avale assez indistinctement tout ce qu'on lui jette , et même des morceaux de métal , qu'elle rend à-peu-près tels qu'elle les a avalés. La comparaison vulgaire d'un bon estomac à un estomac d'autruche est donc exacte , puisque cet oiseau digère avec une grande facilité.

Il n'est personne qui , en voyant certains animaux , ne les compare involontairement à d'autres ; et , par exemple , tous ceux qui ont vu des chameaux , retrouvent dans l'autruche quelque chose de son port , et sur-tout de son air stupide : elle a aussi quelques-unes des habitudes de corps de cet animal ; mais ces oiseaux , que l'on

garde quelquefois en troupeaux nombreux, sont loin d'être aussi dociles que le précieux quadrupède auquel on les compare; car, si la force et la vitesse de course des autruches ont fait souvent essayer de s'en servir pour monture, jamais, à ce qu'on assure, on n'a pu les dompter assez pour les diriger et se mettre à l'abri des caprices, qui lui font tout à coup changer de route au moment où l'on s'y attend le moins.

L'autruche pond douze ou quinze œufs, qu'elle couve avec soin, dans certaines contrées, ou qui éclosent d'eux-mêmes dans les sables brûlans de la Zone Torride. Celle qui est dans ce parc en a pondu plusieurs depuis son arrivée en France: comme le mâle existait alors, on a dû croire qu'ils étaient fécondés; mais on n'a pu parvenir à en faire éclore, malgré tous les soins qu'on a pris pour cela: ceux qu'on a mangés ont paru préférables pour le goût à ceux de nos poules.

Tout le monde connaît l'usage que l'on fait des plumes d'autruche : c'est sur l'oiseau vivant que se prennent les plus estimées. L'on ne sera point surpris de voir que celle de la ménagerie en a de fort râpées : j'ai vu plusieurs autres autruches dans nos climats qui n'en avaient pas de plus belles ; ce qui vient sans doute de l'humidité de notre sol et de celle de l'atmosphère, les oiseaux dont on nous apporte les beaux panaches vivant dans une atmosphère sèche, et n'habitant que des sables arides et brûlans.

Les Arabes se font des cuirasses avec les peaux des autruches, auxquelles ils laissent les plumes.

On s'amuse à graver des figures sur les œufs de ces oiseaux, et ils servent d'ornemens chez certains peuples : on en fait aussi des vases à boire.

Plusieurs DAIMS et DAINES, des CERFS et des BICHES, placés, soit dans le parc qui est à notre droite, soit dans

d'autres, attirent les regards des promeneurs, sur-tout depuis que ces animaux sont moins communs aux environs de Paris qu'ils ne l'étaient en 1789: il est inutile que nous nous arrétions aux petites différences qui distinguent ceux de ces animaux qui sont étrangers à nos climats; ces différences n'intéressent que les naturalistes: qu'il nous suffise de savoir que les daims en général se reconnaissent facilement à leurs bois, beaucoup plus aplatis que ceux des cerfs: ils se reconnaissent aussi à ce que leur robe ou *pelage* est tacheté de blanc, tandis qu'il n'y a que le petit cerf, appelé faon, qui ait des taches à peu près semblables. Les branches des bois de ces animaux s'appellent des *andouillers*: ceux-ci étant rapprochés et réunis en une seule partie à l'extrémité du bois, forment ce qu'on appelle les *empaumures*. Il y a des races de cerfs, telle que celle du Canada, qui ont des bois extrêmement grands sans

empaumure ; de même qu'on voit des femelles des climats chauds qui sont mouchetées comme des daines.

Le bois des cerfs et des daims tombe et repousse tous les ans plus grand , jusqu'à un certain âge ; mais , quoique ces bois soient de la nature des os , et non de la corne , lorsqu'ils poussent ils sont mous , couverts d'une peau velue , dont ils se dépouillent peu à peu , pour acquérir le degré de dureté qu'on lui connaît , et qui permet de faire des manches de couteau et d'autres outils avec les andouillers.

Les cerfs et les daims que l'on tient renfermés dans des parcs , soit en France , soit dans d'autres pays , peuvent être considérés comme étant à demi-domestiques ; mais ces animaux , qui se ressemblent à beaucoup d'égards , ne vont point ensemble.

Les daims ont généralement plus de douceur que les cerfs : ceux-ci vont par bandes une partie de l'année , et ne

se quittent guère qu'au commencement du printemps, époque où leur tête (c'est ainsi qu'on nomme leur bois) tombe. Les daims se réunissent également en troupes; mais il n'y en a ordinairement que deux dans chaque forêt, chacune conduite par un chef, qui est habituellement le plus fort, le plus âgé : ces troupes se livrent pendant plusieurs jours des combats en règle, et le parti vainqueur relègue les vaincus dans les terrains les plus arides.

Tout le monde sait que la chasse de ces animaux a été réduite en principes, et constitue un art dont les termes particuliers sont fort nombreux.

Ces détails sur les habitudes de nos daims et de nos cerfs communs s'appliquent à toutes les variétés des autres pays. Nous distinguerons particulièrement dans ces parcs le DAIM d'AMÉRIQUE, qui a ses bois plus lisses, plus blanchâtres et moins aplatis que ceux des nôtres.

Dans un des parcs à notre droite, on apperçoit un petit CASOAR.

Les habitudes de cet oiseau ressemblent, à beaucoup d'égards, à celles de l'autruche : c'est encore un oiseau coureur ; et ce qui prouve que dans ces espèces la vitesse n'est point sensiblement accélérée par le mouvement des ailes, c'est que le casoar, qui est peut-être de tous les oiseaux celui qui en a de plus courtes, devance cependant à la course les quadrupèdes les plus légers.

Le petit casoar, qui est sous nos yeux, a été envoyé par le capitaine Baudin ; mais ceux que l'on conserve dans les galeries du Muséum, et qui ont vécu dans cette ménagerie, étant beaucoup plus grands et ayant un casque, qui est la partie la plus curieuse de leur conformation, on les verra sans doute avec plus d'intérêt : c'est sur-tout en les examinant de fort près que nous pourrons observer leur plu-

mage, assez semblable à du crin, ce qui vient du peu de longueur des barbes des plumes.

Mais je juge de l'impatience des autres par celle que j'aurais si je voyais pour la première fois L'ÉLÉPHANT, qui, dans la belle saison, se promène dans le parc à notre gauche. Dans l'hiver et les temps humides, on le tient enfermé dans une loge placée dans le bâtiment à côté, où le public peut également le voir.

Les personnes qui ont réfléchi sur la cause de leurs sensations, savent que ce ne sont pas seulement les belles choses qui excitent l'étonnement, mais encore les grandes masses, ou du moins celles qui nous paraissent telles, relativement à ce que nous avons vu : ce dernier sentiment d'admiration est peut-être aussi le plus général ; et tel voyageur a passé froidement devant la colonnade du Louvre ou auprès de quelque chef - d'œuvre de sculpture, qui

sera saisi d'étonnement à la vue des pyramides d'Égypte : cet étonnement , ce genre d'admiration , qu'excitent les grandes masses , est aussi celui qu'on éprouve en voyant pour la première fois un éléphant , animal colossal , dont les formes grossières et à peine ébauchées font naître , au premier aspect , l'idée de la force sans adresse , et de l'instinct sans discernement. Mais combien cette idée peu favorable s'éloigne lorsqu'on apprend tout ce que l'on raconte de son intelligence , de son attachement , on peut même dire de sa raison ! Combien sur-tout l'opinion que l'on s'était formée de sa gaucherie s'efface lorsqu'on l'a vu quelques instans se servir de cette trompe , qui n'est qu'un prolongement du nez , pour sentir , toucher , prendre , porter et aussi pour pomper les liquides qu'il verse ensuite dans son gosier.

Tout le monde a lu quelques-unes des histoires rapportées par les voya-

geurs et répétées par les naturalistes ; toutes prouvent que l'éléphant est aussi constant dans son attachement que dans sa haine ; toutes annoncent que cet animal est peut-être le seul, parmi ceux qui s'habituent à la captivité, qui refuse de multiplier dans cet état : ce qui doit être un sujet de méditation.

Je ne citerai qu'une histoire qui m'a été racontée par un voyageur français à son retour de l'Inde. Un détachement de troupes appartenant à une puissance européenne, trainant quelques pièces de campagne dans un chemin fangeux, un canon s'enfonça tellement dans le terrain, que ne pouvant

¹ Il y a très-peu d'exceptions à cette observation. Les femelles qui ont mis bas avaient été prises pleines. Un Anglais est seul parvenu à obtenir un éléphant de deux de ces animaux, et il a observé que la femelle n'avait mis bas qu'au bout de vingt mois dix-huit jours.

pas trouver de point d'appui, les soldats faisant de vains efforts pour l'en retirer : un indien monté sur son éléphant passe au plus fort du travail ; l'éléphant s'arrête, regarde les soldats, s'approche, les écarte avec sa trompe, puis, avec cette même trompe, entoure et saisit le canon, le traîne sur le milieu du chemin avec une sorte de dédain, et continue sa route.

L'éléphant femelle, qui est maintenant dans la ménagerie, s'appelle *Marguerite* ; le mâle, qui est mort le 17 nivose an 10, s'appelait *Hanz* ; l'un et l'autre nés à Ceylan, furent transportés fort jeunes en Hollande, d'où on les conduisit à Paris en l'an 6 : le *Cornac* (c'est ainsi qu'on nomme le conducteur de ces animaux, celui qui le soigne) qui en avait la garde dans la ménagerie de *Loo*, en Hollande, les a accompagnés en France.

Quelques personnes assurent que l'éléphant mâle que l'on montre mainte-

nant aux Capucines doit venir remplacer *Hanz*; je ne garantis pas ce fait, mais, à tout hasard, je puis placer ici quelques observations sur cet excellent animal, lequel est curieux pour les amateurs et les naturalistes, en ce qu'il a des défenses que mademoiselle Marguerite a perdues depuis plusieurs années.

Cet éléphant, né au Sénégal, est âgé de onze ans; il joint à la douceur, à l'intelligence de la plupart de ceux qu'on élève pour les travaux ou pour la guerre, de petits talens que son coriac lui a donnés dans l'espoir d'en tirer quelque profit.

Au nombre des choses les plus singulières qu'il fait, il faut placer l'adresse avec laquelle il débouche une bouteille, qu'il vide ensuite dans sa trompe; mais ce qui prouve à la fois beaucoup d'adresse et de soumission, c'est qu'après avoir ainsi déposé le vin dans sa trompe, il la recourbe pour

placer la bouteille vide dans sa bouche, et la présenter par le goulot à son maître, ne portant de nouveau la trompe à sa bouche pour y verser son vin que lorsque le cornac a repris la bouteille.

Ce qui prouve aussi une grande finesse de tact dans sa trompe et une grande mobilité dans l'espèce de doigt qui la termine, c'est qu'il cherche et ramasse à terre avec beaucoup de facilité le corps le plus mince, tel qu'une pièce de six liards.

Je ne parlerais pas de ces petites particularités, si elles ne contribuassent pas à nous donner une haute idée de l'intelligence et de l'adresse des éléphants en général; il serait à désirer que, si celui-ci vient augmenter la ménagerie du Muséum, l'on continuât à l'exercer, à la développer et même à la diriger de manière à prouver aux naturalistes, et en général aux observateurs, quel degré de confiance on doit ajouter aux récits des voyageurs

qui nous racontent des choses fort extraordinaires de cet animal. ¹

Quant à moi , j'avoue qu'une des choses qui m'a le plus intéressé , en voyant l'éléphant mâle , c'est la manière dont il se place pour que son cornac, en mettant sa cuisse droite derrière son oreille se trouve en un instant monté sur son cou : le conducteur, dans cette situation, m'a transporté un instant en imagination dans les contrées de l'Inde, où l'éléphant rend de si grands services.

¹ Les récits des voyageurs modernes ne contiennent cependant rien de plus extraordinaire que les faits rapportés par plusieurs anciens historiens dignes de foi. Suivant ces derniers, les Romains avaient des éléphants qui couraient au milieu de troupes couchées, sans blesser personne ; ce qui, il faut l'avouer, est presque incroyable, les pieds de ces animaux couvrant une grande surface ; mais ce qui paraîtra aussi extraordinaire et plus original, c'est qu'ils en ont formé à danser sur la corde.

Le bâtiment rond terminé en pointe et couvert en chaume est destiné aux CHAMEAUX et DROMADAIRES ; l'intérieur est une écurie avec des rateliers placés à la hauteur où ces animaux peuvent atteindre.

On est assez embarrassé, lorsqu'on veut accorder les voyageurs avec les naturalistes sur quelques dénominations. Les uns appellent dromadaires ce que d'autres appellent chameaux ; ce qui paraît positif, c'est que le nom de dromadaire, qui vient du Grec et signifie *coureur*, a été donné de préférence à la race de ces animaux, qui est généralement plus petite, n'a qu'une bosse, et que l'on élève de bonne heure à supporter la fatigue des longues courses : quoi qu'il en soit, les uns et les autres ne sont que des races différentes d'une même famille, et l'on a la preuve que ces animaux produisent ensemble.

Ainsi les deux grands animaux à deux

bosses, qui sont dans cet enclos, sont deux chameaux mâles; c'est la race appelée *chameau de Bactriane*, *chameau turc*, parce qu'elle habite principalement le Turquestan; les deux autres à une bosse sont des dromadaires blancs; ils ont été donnés par le dey d'Alger, et n'ont que huit à neuf ans; mais le véritable dromadaire des Arabes, qui est depuis peu de temps dans ce parc, a été amené d'Égypte. Ses jambes, beaucoup plus fines que celles des autres, indiquent qu'il est propre à la course: on le tient habituellement muselé, parce qu'il est méchant, et pourrait donner des coups de dents à ses gardiens.

Les mœurs des chameaux ne diffèrent pas de celles des dromadaires: ce sont des animaux patients, sobres, et qui rendent autant de services dans les pays plats et sablonneux qu'ils habitent que les chevaux et les bœufs en rendent dans nos climats; ils ont même cet

avantage sur ces derniers, que, quoique portant des fardeaux trois fois plus lourds, et faisant beaucoup plus de chemin dans le même temps, ils ne mangent pas plus que des chevaux; car le dromadaire mâle de la ménagerie ne consomme par jour que trente livres de foin, et la femelle seulement vingt livres.

La réputation qu'ils ont de rester plusieurs jours sans boire n'est point exagérée; mais cela doit s'entendre de ceux qu'on élève dans leur pays natal et que l'on habitue à cette privation, puisque les chameaux de la ménagerie boivent chacun, en été, quatre seaux d'eau par jour.

C'est par les chameaux et dromadaires que se font, dans les pays qu'ils habitent, les transports des marchandises; c'est la réunion d'un grand nombre de ces animaux, avec leurs conducteurs, leur escorte et les marchands, qui composent ces caravanes par les-

quelles se fait le commerce de la Barbarie, de l'Égypte, de l'Arabie, entre les villes placées dans l'intérieur des terres : aussi ce précieux animal, qu'on peut considérer comme la principale richesse de ces pays, est-il appelé dans quelques parties de l'Orient *navire de terre*.

Sans doute quelques personnes demanderont pourquoi l'on ne cherche pas à multiplier en France des animaux dont on peut retirer de si grands avantages ; mais il suffit de considérer la forme de leurs pieds pour s'assurer qu'ils ne pourraient rendre de grands services dans des pays montueux, et sur-tout dans des terrains humides. J'ai vu des chameaux que l'on employait à porter de Mousseau à Paris, pour la consommation de la maison d'Orléans, la glace et d'autres objets ; mais il m'a été facile de me convaincre qu'un cheval attelé à un tombereau en aurait fait autant. Les chameaux ou les

dromadaires seraient peut-être plus utiles dans les landes situées entre la Garonne et les Pyrénées ; mais il faudrait faire l'acquisition annuelle d'une certaine quantité de ces animaux, ceux qui sont nés soit en Espagne, soit dans nos climats, n'ayant vécu que peu de temps.

On emploie ici les dromadaires blancs à faire mouvoir une pompe qui fournit de l'eau à plusieurs réservoirs du jardin. Le mâle est indocile et méchant ; mais la femelle est fort douce. Quoique ces animaux soient stupides, ainsi que l'annonce leur physionomie, ils paraissent cependant sensibles à la musique ; car lorsqu'en Arabie les conducteurs veulent ranimer leurs forces et les engager à prolonger la marche de la journée, ils chantent ou jouent de quelque instrument.

La chair des jeunes chameaux est assez bonne ; leur poil, sur-tout celui du dromadaire, se file, et l'on en fait des étoffes.

Les ZEBUS ou *bœufs à bosse*, que l'on met tantôt dans le petit parc à notre droite, tantôt dans celui qui est au-dessous, et au milieu duquel est un bassin, appartiennent à une espèce extrêmement répandue en Asie et dans une partie de l'Afrique. C'est la principale bête de trait des Indiens; et, comme, chez eux, ils courent presque aussi vite que nos chevaux, ils les fèrent, les enharnachent, et s'en servent de préférence à d'autres animaux.

Au surplus, les *zebus*, les *buffles*, les *bisons*, qui sont, selon les uns, des espèces particulières, suivant les autres, des races différentes provenant d'une espèce commune, ont à peu près les mêmes habitudes: c'est principalement du petit bœuf à bosse ou zébu que les bramines ont fait un animal divin, sans doute à cause de son utilité.

C'est ordinairement dans le bassin du parc qui est devant nous que se promènent les CYGNES de la ménagerie.

Le cygne a été de tout temps considéré comme le plus beau des oiseaux d'eau. Chez les anciens, la mollesse de ses mouvemens l'avait rendu l'emblème de la grace, et sa blancheur celle de l'innocence. Nos ancêtres, moins brillans dans leurs comparaisons, n'en regardaient pas moins cet oiseau comme le plus bel ornement de nos rivières, de nos bassins; et c'est à la grande quantité de cygnes qu'on avait rassemblés aux environs de Paris, qu'une petite île où ils se retiraient la nuit doit le nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

Quoique ces oiseaux soient répandus dans les contrées tempérées et même dans quelques pays chauds, il paraît cependant qu'ils sont originaires du nord, et que c'est de là que viennent les cygnes sauvages qui se répandent dans l'hiver, soit en Europe, soit sur les côtes septentrionales des autres parties du monde. L'on conçoit que ces oiseaux étant tout à la fois conformés

pour le vol et pour la navigation, et vivant également de poissons, d'insectes et de végétaux, doivent profiter de tous ces avantages pour voyager et aller chercher au loin la nourriture, dont des circonstances particulières peuvent les priver dans leur pays natal.

On conçoit aussi que des oiseaux, à qui tant de moyens réunis donnent une grande indépendance, ne peuvent se ployer à un esclavage complet; aussi laissons-nous à nos cygnes appelés domestiques une sorte de liberté, sans laquelle ils n'auraient plus et ces mouvemens gracieux que nous admirons, et ce plumage, dont la blancheur et la propreté se rencontrent rarement dans des oiseaux privés. Malgré cette attention de notre part, on a vu des cygnes, anciens habitans de nos bassins, quitter cette vie paisible pour suivre des troupes de cygnes sauvages qui venaient les visiter en passant; mais il y a lieu de croire que ceux qui abandonnent

ainsi la vie domestique ont à se plaindre du peu de soin que l'on a d'eux, ou du lieu qu'ils habitent, et dans lequel ils ne trouvent plus les mêmes agrémens qui les y retenaient.

Les cygnes sont généralement d'un naturel doux; ils vivent en société, soit qu'on les garde en domesticité, soit qu'ils restent dans l'état sauvage. Ils voyagent ordinairement en troupes nombreuses: mais la saison des amours vient quelquefois troubler la paix de ces sociétés, sur-tout lorsque le nombre des mâles dépasse celui des femelles; alors les rivaux se battent avec beaucoup d'acharnement, et il y a de ces combats qui ne se terminent que par la mort de l'un des combattans: on n'en sera pas surpris lorsqu'on saura que la force que les cygnes ont dans leurs ailes, et l'adresse, la prestesse avec lesquelles ils emploient cette arme sont telles, qu'ils se défendent avec avantage contre les aigles, seuls ennemis

qui, dans les contrées septentrionales, osent les attaquer.

A en croire quelques auteurs, les cygnes vivent jusqu'à trois cents ans : ce fait n'est pas prouvé ; mais il paraît qu'ils peuvent vivre plus de cent ans. Les anciens ont vanté le chant que le cygne fait entendre à son agonie ; et cette fable, devenue célèbre dans ces ouvrages où des imaginations brillantes ont répandu le charme de la poésie, a servi depuis de comparaison pour peindre la douceur, la pureté de style d'un de nos meilleurs écrivains : heureusement la réputation de Fénelon est fondée sur des ouvrages immortels. Ce qu'il y a de certain, c'est que le chant des cygnes sauvages, quoique plus modulé que celui de nos cygnes privés, n'offre que des éclats de voix bruyans et assez semblables aux sons de nos trompettes.

La chair du cygne est moins bonne que celle de l'oie ; et l'on n'en servait dans les festins, soit chez les anciens,

soit chez nos ancêtres, que par une suite de cet orgueil qui leur faisait servir aussi des paons, dont la chair est encore plus mauvaise. On sait que le duvet qui se trouve au-dessous des grandes plumes s'emploie à faire des houppes à poudrer, des fourrures et des manchons.

Les cygnes noirs, qui faisoient partie du dernier envoi du capitaine Baudin, ont été placés dans les jardins de la Malmaison : il y a quelques années que l'on en possède à Londres de semblables, qui y ont été envoyés de la Nouvelle Galles.

En suivant les contours de ce même enclos, et nous plaçant à la partie du levant de la ruine pittoresque, nous remarquons deux BOUQUETINS mâles, une femelle, et un jeune bouquetin. Quelques naturalistes pensent que cette espèce est la race primitive de nos boucs domestiques : leurs habitudes sont absolument les mêmes ; mais on

sent que, faisant leur séjour ordinaire sur le sommet des Alpes et des Pyrénées, ils ont infiniment plus de légèreté que nos boucs et nos chèvres : aussi leur a-t-on pratiqué un logement élevé d'où on les voit se précipiter, puis se poursuivre en remontant par un escalier tortueux qui, pour des animaux moins habitués à sauter de rochers en rochers, serait impraticable. Autrefois on employait le sang de cet animal dans plusieurs maladies.

Le jeune bouquetin est né vers le milieu du printemps dans cette ménagerie ; les père et mère et l'autre mâle ont été amenés à Paris par des paysans du Mont Saint-Bernard.

Les autres parcs à notre gauche, en descendant pour passer sous le pont, ne présentent que des animaux dont nous avons décrit les habitudes en parlant des cerfs et des daims en général. Après avoir traversé sous le pont, nous remontons pour arriver auprès de quel-

ques parcs qui renferment des moutons remarquables à leur queue large, épaisse et grasse, et qui sont généralement connus sous la dénomination de MOUTONS DE BARBARIE. Cette queue, qui, dans quelques individus, pèse plus de vingt livres, leur est tellement incommode qu'il y a des pays où l'on est obligé d'attacher au derrière de chaque mouton une petite brouette pour la supporter. Au surplus, cette race ne diffère point de celle de nos moutons ordinaires pour les habitudes; et, quoiqu'elle soit rare dans nos climats, elle est au moins aussi répandue que la nôtre dans le monde habité. En Europe, ces animaux exigent plus de soins que d'autres; heureusement qu'ils sont beaucoup moins précieux pour nous que ceux appelés MOUTONS D'ESPAGNE que l'on a introduits avec succès en France, et dont la laine fine et crépue présente des produits extrêmement avantageux pour nos belles fabriques de draps.

Nous voici revenus au point d'où nous étions partis, et notre visite de la ménagerie est terminée; mais, comme parmi les animaux du dernier envoi, fait par le capitaine Baudin, il s'en trouve deux assez curieux, et qui seront peut-être offerts incessamment aux regards des promeneurs, je puis à l'avance les faire connaître, le lecteur étant toujours libre de placer cette description à la place qui lui conviendra.

Ces animaux, l'un mâle, l'autre femelle, et qui viennent de la côte occidentale de la Nouvelle Hollande, ayant été jusqu'ici inconnus aux naturalistes, on conçoit qu'ils n'ont pas encore de nom dans notre langue; aussi le professeur de zoologie de cet établissement a-t-il cru devoir leur en donner un: il les a nommés PHASCOLOMES. Leurs habitudes, si l'on en juge par leur conformation, doivent tenir de celles de la marmotte, dont ils ont les dents et

les jambes de derrière, et de celles des sarigues, la femelle ayant également une bourse sous le ventre : aussi ils se creusent des terriers comme les marmottes, et, sans doute, le phascalome femelle porte, allaite et cache ses petits dans cette bourse, comme le kanguro.

Ces animaux ont le naturel le plus doux, le plus patient. Dans l'état de liberté ils vivent sous terre, dorment le jour, et vont chercher leur nourriture pendant la nuit. Ceux-ci, qui sont fort jeunes, vivent d'herbages, de pain et de lait. Le capitaine du vaisseau qui les a apportés en France, assure que la chair de ces animaux est très-bonne, et, sans doute, si les phascalomes n'étaient pas si rares et si éloignés de nous, ou, qu'en les multipliant, ils ne dégénéraient pas, on pourrait faire un emploi utile de leur fourrure : le nom qu'on leur a donné peut se rendre par la dénomination de *rat à bourse*.

Avant de nous séparer, en nous don-

nant rendez-vous pour la prochaine promenade, je dois faire une observation assez importante, parce qu'on sera peut-être à portée d'en faire l'application avant peu. Le Gouvernement s'occupant à compléter, autant qu'il est possible, la ménagerie, sans doute elle s'enrichira bientôt de quelques autres espèces : l'on n'attend que le temps propice pour faire venir à Paris des autruches, une gazelle et d'autres animaux envoyés d'Afrique, et retenus dans un de nos départemens par les basses eaux. Mais alors, me dira-t-on, votre promenade descriptive de la ménagerie sera incomplète ; car vous ne pourrez pas faire une nouvelle édition à chaque acquisition nouvelle ? — Ma réponse sera simple, claire, et j'espère même satisfaisante. La galerie des quadrupèdes contient, sinon toutes les variétés, du moins à peu près toutes les espèces connues : celle des oiseaux en renferme un nombre infini qu'il est

impossible de transporter vivans en France. Dans les promenades qui auront pour objet la visite de ces riches dépôts, ¹ nous nous occuperons des mœurs de tous ces animaux : on conçoit donc que, quelles que soient les espèces vivantes qui arriveront par la suite dans les différentes parties de la ménagerie, nous serons toujours à même de les connoître, et qu'il ne faudra pour cela que chercher à la table des noms, placée à la fin de chaque volume, celui de l'animal pour en trouver la description. C'est pour cette raison, par exemple, que la ménagerie de la terrasse de la rivière ayant acquis, pendant l'impression de cette promenade, deux jeunes ours bruns, pour remplacer ceux de Berne, morts il y a peu de temps, je me crois dispensé d'en parler maintenant, notre intention étant de nous

¹ Voyez la seconde partie de ces Promenades.

occuper des mœurs singulières de cette espèce, en visitant cette même galerie des quadrupèdes, où il y en a de conservés.

Quelques personnes regretteront peut-être que nous ne nous soyons pas arrêtés à ces boucs, à ces chèvres, à d'autres animaux qui ont plus de deux cornes, ou bien qui offrent, dans les formes de ces cornes, quelque chose de particulier; mais pourquoi nous appesantirions-nous sur ces différences, qui n'en constituent aucune dans les habitudes des animaux des mêmes espèces, et qui, dans la plupart, sont dues à des circonstances inconnues, à ce que nous appelons ordinairement le hasard? Nous verrons dans la galerie des quadrupèdes des exemples beaucoup plus singuliers de ces monstruosité; et les personnes qui seront curieuses d'en observer un grand nombre pourront satisfaire leur goût dans les salles d'anatomie comparée de cet établis-

sement. Au surplus , la grande quantité de monstruosités de ce genre qu'on a pu rassembler prouve que , non seulement les diverses classes d'animaux , mais encore l'espèce humaine , est sujette à offrir de ces variations dues à une foule de circonstances qu'il est impossible de déterminer. Les lois de la nature sont immuables , sans doute , mais les circonstances , les lieux , contrarient sans cesse , et seulement instantanément , la régularité de ses lois. On a vu des familles entières dont les individus ont des mains à six doigts ; singularité qui se perpétue souvent pendant plusieurs générations. Qui n'a pas vu des enfans à deux têtes ? monstruosité qui , pour être fréquente , n'est pas moins toujours remarquée. Les quais sont semés de ces tristes effets de causes souvent inconnues , dont la plupart , n'apprenant plus rien aux naturalistes , font encore l'amusement des oisifs et

l'admiration des ignorans. Des volumes entiers sont remplis des détails de ces monstruosité, présentées avec un air de merveilleux qui frappe les imaginations ardentes, et laisse à froid l'homme qui a beaucoup vu, et surtout bien vu. Il n'y a pas long-temps, on cita une poule qui avait les traits de la figure humaine. Au moment où nos Promenades s'impriment, on va voir les hommes couverts d'écailles, et aussi la femme à plusieurs espèces de poils; monstruosité vraiment repoussante: Qu'est-ce que tout cela prouve, sinon ce que nous avons dit d'abord? Pourquoi, en effet, les circonstances, les lieux, ne causeraient-ils pas des variations incalculables dans les œuvres de la nature, lorsqu'au moral nous changeons pour ainsi dire à notre gré le naturel des animaux les plus féroces des diverses classes? Pourquoi des causes imprévues, inconnues, ne feraient-elles pas varier instantané-

ment leurs formes, lorsque nous apprivoisons certains poissons, les aigles, les crocodiles, les tigres même? Ces plantes que nous avons vues dans les deux premières Promenades, quoique sujettes aux mêmes lois générales, ne varient-elles pas également et momentanément, et par les lieux, et par les causes imprévues, et plus souvent encore par tous les moyens que la nature a mis à notre disposition, et que nous avons puisés dans l'étude de ces mêmes lois? Ces fleurs doublées par la culture, ces fruits améliorés par la greffe, sont aussi des monstruosités aux yeux du botaniste; mais celles-là du moins ont été suggérées à l'homme par l'attrait de ses plaisirs et de ses besoins. Habitons-nous donc à voir ces variations passagères avec des yeux libres de préjugés, et ne nous étonnons pas de cette grande diversité due à une foule de circonstances, puisque l'observation nous convainc que, s'il n'est pas au pouvoir de

L'homme de changer les lois de la nature, le créateur a du moins laissé à sa disposition les moyens de varier instantanément les formes, les propriétés de la plupart de ses productions, et de les assortir à la diversité de ses goûts et de ses besoins.